



Les Cahiers du CTDEE

Juillet 2015

n° 3

*ATENEO ESPAÑOL
DE TOULOUSE*

Pôle culturel et politique
de l'exil



Joan Jordà, 11/07/2014, acrylique sur papier, *Images naites d'un monde possible*

Les couleurs de la dignité : María et Coralía Fandiño Ricart

À Carme Alvariño et Beatriz Noya, femmes de Compostelle

Au cœur de Saint-Jacques-de-Compostelle, dans son parc de l'Alameda, se trouve la sculpture urbaine la plus populaire de la ville, « les deux Maries » (*As dúas Mariás*, en galicien). Ce bronze polychrome, œuvre du sculpteur César Lombera, se veut un hommage citoyen à deux femmes, María et Coralía Fandiño Ricart, dont l'histoire personnelle s'enracine dans les temps les plus sombres de la répression fasciste en Galice. Les habitants de Compostelle, les touristes, les étudiants universitaires ont fait leur cette statue, installée en 1994 et vite devenue souvenir photographique incontournable, lieu de rendez-vous obligé, point de départ de toute sorte de manifestations revendicatives ou festives. La ville a adopté la représentation, mais elle a oublié les femmes.



As dúas Mariás. Bronze polychrome de César Lombera (1994). Parc de l'Alameda, Saint-Jacques de Compostelle. (Détail).

Une famille anarchiste

María (1898-1980), appelée *Maruxa* en galicien, et María Argentina Coralía (1914-1983) appartenaient à une très modeste famille d'artisans qui habitait le quartier populaire du Saint-Esprit, au nord de la ville. La mère, Consuelo Ricart Pombo, était couturière et le père, Antonio Fandiño Requeijo,

était cordonnier ; ils eurent treize enfants dont deux sont décédés en bas âge. Trois des frères de Maruxa et Coralía, Manuel, Alfonso et Antonio Fandiño Ricart, étaient parmi les militants les plus en vue du mouvement ouvrier à Compostelle¹. Manuel Fandiño (1896 - 1978), le frère aîné, peintre d'images re-

1. Les renseignements sur les frères Fandiño Ricart ont été pris des travaux de Dionisio Pereira et Eliseo Fernández, historiens de l'anarchisme galicien : Dionisio Pereira (1998), *Sindicalistas e rebeldes. Anacos da historia do movemento obreiro na Galiza*, Vigo : A Nosa Terra. Eliseo Fernández, Dionisio Pereira (2004), *O anarquismo na Galiza*, Santiago de Compostela : Positivas. Sur la répression fasciste à Compostelle, on peut consulter le travail de Luis Lamela (2005), 1936, *La « Cruzada » en Compostela*, Sada : Edicións do Castro.

ligieuses, fut l'un des noms clés de l'associationnisme et de l'anarcho-syndicalisme de la ville depuis 1917. Il assumait des postes de responsabilité au sein de la CNT galicienne sous la dictature de Primo de Rivera et pendant la Deuxième République Espagnole. Alfonso (1908 ? – années 90), peintre comme son frère aîné, et Antonio (1911 – années 50), ouvrier typographe, ont aussi milité très jeunes dans le mouvement anarcho-syndicaliste.

Les jeunes filles de la famille, couturières comme leur mère, travaillaient dans le petit atelier de leur maison, au n° 16 de la rue Espíritu Santo. Maruxa, Coralía et Sara, appelée « Sarita », étaient des habituées du « paseo », cette promenade quotidienne, ancrée dans la tradition sociale espagnole, où les genres et les classes se côtoyaient sans vraiment se mélanger, à heure fixe, tout au long d'un itinéraire urbain immuable et séculaire. Aux temps de la République, les trois sœurs Fandiño, connues dans la ville par l'appellation biblique « les trois Maries », étaient aussi appelées « Liberté, Égalité et Fraternité » par les étudiants progressistes qui les rencontraient, juste avant la pause du déjeuner, sur le trajet du paseo, de la vieille ville jusqu'au parc de l'Alameda.

Mais 1936 arrive et tout ce monde s'écroule. La famille subit la dure épreuve du décès de Sara, de santé fragile, et les conséquences tragiques du coup

d'état fasciste du mois de juillet. Manuel Fandiño doit fuir la ville de Marín, dans la ria de Pontevedra, où il était secrétaire de la « Fédération Régionale de l'Industrie de la Pêche », et vient se réfugier dans la maison familiale à Compostelle, où il vivra caché jusqu'en 1945. Cette année-là, il reprend son activité militante cénétiste et en 1946 il devient secrétaire de la « Confédération Régionale Galicienne » (CRG) dans la clandestinité. La rafle policière de 1947, qui anéantit la CRG, le force à fuir et à vivre sans domicile fixe pendant une année, au bout de laquelle il est découvert et interné pendant cinq ans dans la prison de El Dueso, à Santoña (Cantabria). Alfonso Fandiño, secrétaire de la « Fédération Locale de Syndicats » (CNT) de Compostelle en juillet 1936, contribue à organiser une colonne de volontaires qui part soutenir les ouvriers en armes à La Corogne ; suite à l'échec de cette expédition, il parvient à s'enfuir par mer en France, d'où il retourne en Espagne républicaine. De là, il poursuit sa lutte antifasciste et sa militance jusqu'à son départ vers l'exil français. Il revient s'installer en Galice dans les années soixante, et il milite dans la CNT jusqu'à la fin de sa vie. Antonio Fandiño, le plus jeune, est aussi pris dans la rafle de 1947 contre la CRG dont il était membre du Comité de Compostelle. Interné dans les prisons de El Dueso et de A Parda, à Pontevedra, il en est sorti pour mourir, affaibli par les mauvais traitements, dans les années cinquante.

Femmes de lumière, femmes sans nom

Femmes d'immense lumière dans la grise Compostelle. Encarna Otero

Les chercheurs qui travaillent sur la récupération de la mémoire historique savent combien il est difficile de reconstituer dignement la vie des familles qui ont subi l'horreur de la répression fasciste. On se heurte à la clandestinité quotidienne, à l'exil, à l'apprentissage du silence, à la maîtrise de la peur... Ces mêmes chercheurs connaissent aussi l'extrême complexité de dévoiler ne serait-ce que quelques traces de l'existence des femmes de ces familles objets de représailles ; elles sont les oubliées de nos oubliés.

Le quartier ouvrier du Saint-Esprit a pourtant gardé en mémoire les fouilles des fascistes dans la

maison familiale des Fandiño à la recherche des frères enfuis, leurs intrusions à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, la violence physique et psychologique lâchement exercée sur la famille des syndicalistes, leurs pauvres possessions détruites ou volées, le harcèlement au quotidien². La mince ligne qui sépare la modeste famille de travailleurs de la misère est franchie, les commandes n'arrivent plus chez les Fandiño et la famille se referme sur elle-même. La peur est la meilleure des armes pour mettre en œuvre le bannissement social décrété par le régime dictatorial.

2. Prudemment, je cite ici la rumeur populaire qui évoque le souvenir de ces jeunes filles traînées nues dans les rues et même victimes de viols au mont Pedroso, aux alentours de la ville.

Nous ignorons beaucoup de choses sur les sœurs Fandiño, mais nous pouvons imaginer sans peine les conséquences dévastatrices de cette double violence exercée sur elles, ainsi que la ligne – fragile aussi – sur laquelle établir un équilibre pour continuer à vivre dignement. Elles n'ont pas accepté le rôle assigné par la dictature aux femmes des « rouges », l'opprobre et la honte, le deuil et l'humiliation. Dans cette société où il n'y avait plus de place pour elles, elles ont choisi de ne pas se cacher mais, bien au contraire, de montrer au grand jour leur « lettre écarlate ». Entre folie et lucidité, elles ont choisi la dissidence.

Et les sœurs Fandiño, Maruxa et Coralia, ont repris leur promenade quotidienne. Les gens de Compostelle ont alors évidemment commencé à les appeler « les deux Maries », ou encore « deux heures pile » (As dúas en punto), car c'est à cette heure-là qu'elles traversaient chaque jour les rues, fières et ponctuelles dans leur rendez-vous avec la ville grise. Leurs vêtements bariolés, qu'elles cousaient elles-mêmes avec des chutes de tissus, et leur maquillage excessif attiraient vers elles le regard de tous les passants. Peut-être réfugiées dans un temps qui n'existait plus, peut-être fixées dans un idéal de



Parfois, elles accédaient à poser pour la photo (photographie anonyme). Leurs vêtements bariolés et leur maquillage excessif attiraient le regard des passants



Les deux sœurs sur la place du Toural, dans la vieille ville, en 1952 (photographie anonyme). Cette image, avec une improbable bicyclette d'homme, souligne leur inconformisme.

jeunesse qui petit à petit les abandonnait, leur accoutrement fantaisiste basculait entre la transgression et le grotesque ; elles semblaient se sentir ainsi protégées par leur masque.

Leur allure et leur attitude suscitaient chez certains des réactions marquées par le mépris, la dérision et la violence contre les femmes ; des jeunes étudiants les interpellaient souvent, mais les Maries ne manquaient pas de leur adresser de belles réparties. La tendresse, la solidarité et sans doute aussi la mauvaise conscience ont également marqué les réactions des habitants ; l'épicière de la vieille ville chez qui les Maries faisaient leurs courses quotidiennes, avait toujours des produits « en promo » à leur offrir, produits de première nécessité payés en réalité discrètement par les voisins des Fandiño. La bourgeoisie éclairée et *galeguista* de la ville a même fait une collecte pour réparer le toit de leur maison, effondré par la foudre. L'image haute en couleurs des Maries dans les rues de Compostelle est restée fixée dans la rétine de plusieurs générations de passants, mais leur vie, racontée à voix basse ou même cachée par peur des représailles, filait tristement entre nos mains.

Le travail de mémoire

En 1994, onze ans après le décès de Coralia, la plus jeune des deux sœurs, la ville de Compostelle a installé leur sculpture à l'endroit même où les femmes faisaient demi-tour dans leur promenade quotidienne pour rentrer chez elles. Il est important de souligner que l'initiative du projet revient au sculpteur César Lombera, qui n'avait jamais pu oublier les Maries, qu'il croisait souvent dans la rue quand il était étudiant universitaire. La sculpture de Maruxa et Coralia était pourtant muette. Aucune plaque explicative n'accompagnait l'image sauvée de l'oubli. Ce silence explique sans doute mieux qu'un long discours les difficultés et les dangers encourus dans la récupération de la mémoire des femmes d'une part, et de notre mémoire historique d'autre part. L'historien Dionisio Pereira l'a très simplement exprimé : Maruxa et Coralia avaient un nom de famille, Fandiño Ricart.

Face à ce détournement et à cette occultation manifestes, diverses pétitions populaires ont été relayées par les médias et les associations citoyennes. Des signatures ont été réunies et, finalement, en 2011, une plaque a été posée aux pieds de la sculpture. Mais le texte gravé sur le granit est un nouveau silence, un nouvel affront, et sans doute encore plus lourd que le précédent. Ces mots nous renvoient l'image de deux femmes « originales » et attachantes, parfois humiliées par des individus aujourd'hui « oubliés », à cause de la revendication de « liberté et tolérance » exprimée par leur maquillage et leur façon de s'habiller³.

Cet exemple de nos Maries est très représentatif de l'assimilation qui, malheureusement, occupe parfois la place de la véritable récupération de la mémoire des femmes et de la répression. La sculpture en hommage aux deux Maries existe parce que ces deux femmes ont été victimes d'une double violence, politique et de genre, double violence à nouveau cachée aux habitants et aux visiteurs de Compostelle.

Après la pose de la plaque, les associations citoyennes ont à nouveau recommencé leur travail de Sisyphe, pour demander au gouvernement de la ville une nouvelle plaque où soit explicitement mentionnée la répression fasciste subie par les deux femmes et leur famille. Les recherches entreprises pour mener à bien ces démarches ont révélé que leurs tombes, au cimetière municipal de Compostelle, étaient dans un état d'abandon extrême. Les femmes qui contribuaient par leur image à la renommée de la ville, n'avaient pas de sépulture digne. Un élan de solidarité populaire, soutenu par l'Athénée de Compostelle, a réussi, après un long parcours bureaucratique, à réaliser en 2014 le sou-



Bras dessus, bras dessous, elles traversaient quotidiennement la ville de Compostelle à deux heures pile. (photographie anonyme).

3. Nous reproduisons ici une version française du texte de cette plaque : « *Les deux Maries / Maruxa et Coralia Fandino [sic] / (1898-1980) (1914-1983) / Personnages inoubliables, insolites et attachants, elles se promenaient régulièrement dans les rues avec leurs vêtements de toutes les couleurs et leurs visages anguleux, qu'on dirait blanchis à la chaux et peints avec illusion à l'aide du fard, du rouge à lèvres et du mascara bleu et noir. Par cette revendication de liberté et tolérance, elles ont été outragées et humiliées par ceux qui sont aujourd'hui oubliés. Elles appartiennent pour toujours à la mémoire collective de Compostelle. / Bronze polychrome, réalisé par César Lombera 1993* ».



*Des marins de passage
et des étudiants
harcèlent les deux
femmes.
Image prise par
Emilio Lavandeira*

*Une métaphore de la
dictature : la bêtise
contre la dignité.*

hait de Maruxa et de Coralia d'être enterrées ensemble dans une sépulture restaurée.

La rédaction d'un nouveau texte pour la plaque a été à l'origine d'initiatives et de propositions diverses ; parmi tant d'autres, celle des élèves de Carme Alvariño Alejandro, enseignante d'Histoire au lycée de Sar, à Saint-Jacques-de-Compostelle. Engagée dans la récupération de notre mémoire historique, elle enseigne à ses élèves à devenir des acteurs, et non seulement des récepteurs passifs de ce processus ; ce faisant, ils apprennent à développer un regard critique indispensable à leur formation. Au cours de l'année scolaire 2013-2014, Carme a proposé à ses élèves d'Histoire et Géographie de Galice – matière optionnelle au BAC de Sciences So-

ciales – de réaliser une enquête dans leurs familles autour de la mémoire conservée de la guerre et de l'après-guerre. Il faut souligner que le lycée de Sar accueille, entre autres, les élèves du village de Lavacolla, endroit où se trouvait un camp de concentration fasciste qui accueillit plus de deux mille prisonniers⁴.

La collecte de ces témoignages a fait que les jeunes, devenus passeurs de mémoire, prennent conscience de l'importance de cette action dans leur entourage, car la plupart des élèves méconnaissaient la simple existence du camp à Lavacolla. La deuxième étape du projet abordait la nécessité d'une réflexion critique sur le travail de mémoire ; l'exemple des deux Maries se prêtait à cet exercice.

4. Pour la plupart d'entre eux des soldats républicains, soumis à des travaux forcés dans le chantier du futur aéroport de la ville.

Les jeunes ont découvert l'histoire de Maruxa et Coralia Fandiño Ricart, dont la sculpture leur est tellement familière, et ils ont rédigé en commun une proposition de texte pour une nouvelle plaque. La sculpture n'est plus muette pour eux, ses couleurs ont repris leur dignité.

Coralia et Maruxa, les sœurs Fandiño Ricart, ont été un cri de liberté dans notre après-guerre, avec leurs vêtements bariolés et leurs visages maquillés, elles bravaient le régime franquiste qui les avait humiliées simplement parce qu'elles appartenaient à une famille anarchiste. Interrogées sous la menace des armes par les phalangistes, elles ont été traînées nues dans les rues de la ville. Des membres de leur famille sont décédés des suites de

la répression exercée sur eux par les forces franquistes.

Les « Maries » n'ont pas accepté le rôle de honte et soumission qu'on avait voulu leur assigner. Elles n'ont jamais manqué leur promenade quotidienne dans les rues de Compostelle, malgré la faim, malgré leur santé défaillante.

Elles ont été lumière provocatrice et revendicative contre le régime oppresseur. Le souvenir de nos « deux heures pile » sera pour toujours vivant dans les rues de notre ville⁵.

Merci à Marianne Equy de sa révision linguistique

María Lopo



Carne Alvariño et sa classe. Lycée de Sar.

5. Version française du texte collectif rédigé en galicien par les élèves de Xeografía e Historia de Galicia (2013-2014), Lycée de Sar, Saint-Jacques-de-Compostelle : Lúa Álvarez Martínez, Christian Blanco Santamaría, Beatriz Cabo Quiñoy, Martín Castro Adrán, Francisco Cendán Lloréns, Daniel Couto Trigo, Ainoa Dopazo Boo, Marco Fernández Conde, Jennifer Gesto Freire, Julián González García, Alba Lema Seoane, Alba Marque Ruibal, Mónica Montes Martínez, Laura Seoane Pérez, Paula Tarrío González, Isabel Vidal Barbazán.